

# BULLETIN

## DE LA FÉDÉRATION JURASSIENNE

de l'Association internationale des travailleurs

Paraissant tous les Dimanches.

<p><b>Abonnements pour le semestre juillet-décembre 1873 :</b> Pour la Suisse, fr. 4. Les abonnements pris auprès des bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.</p>	<p><b>L'émancipation des travailleurs doit être l'œuvre des travailleurs eux-mêmes.</b></p>	<p><b>Abonnements pour le semestre juillet-décembre 1873 :</b> Allemagne, fr. 5»30. — Amérique, fr. 8. — Angleterre, fr. 6»60. — Belgique, fr. 5»30. — Espagne, 6»60. — France, fr. 20. — Hollande, fr. 6»10. — Italie, fr. 4»80.</p>
---	---	---

On s'abonne auprès de M. François Floquet, Grande Rue, 143, au Locle (canton de Neuchâtel, Suisse.)

LOCLE, LE 20 JUILLET 1873.

### Nos mœurs ouvrières.

(Extrait d'un travail intitulé *Les mœurs ouvrières dans leurs rapports avec le mouvement socialiste*, présenté au Cercle d'études sociales de Sonvillier.)

...Nous avons maintenant à examiner si nos populations horlogères se trouvent dans des conditions de mœurs convenables pour remplir leur mission au point de vue socialiste.

Dans l'immense prolétariat européen, les populations horlogères sont certainement de celles dont les conditions d'existence sont les plus privilégiées. Aussi, comme signe général de nos mœurs, chacun constate une tendance à la dissipation, à la recherche des jouissances faciles et matérielles, et une indifférence profonde, sinon du mépris, pour tout ce qui rentre dans le domaine intellectuel et moral. Les récréations communes, dont le but devrait être la satisfaction des intérêts moraux et le repos des fatigues physiques du travail, sont organisées de telle sorte qu'elles produisent de nouvelles fatigues, le dégoût du beau, du vrai, de l'utile, le dépérissement des populations. L'ivrognerie, le jeu, le luxe sont des traits essentiels de nos mœurs ouvrières, et toute cette vie de débauche se traduit dans l'ordre moral par un égoïsme sordide, mêlé d'orgueil et de vanité. On se croit, on se dit avancé, et on ne vit exclusivement que pour la satisfaction immédiate de ses propres intérêts. On ricane sur tout ce qui est généreux et utile, et on a la prétention de rendre ce ricanement spirituel, tandis qu'il n'est que stupide. Combien le rire de nos populations est lourd ! Au lieu de ridiculiser les préjugés de toute

sorte qui règnent encore sur nous, on cherche à jeter le ridicule sur ses compagnons, et à se consoler du travail monotone de l'atelier par des plaisanteries bêtes et souvent cruelles.

Il faut le dire franchement aux ouvriers de nos villages : ce qu'on appelle chez nous la *noce*, et ce qu'on appelle la *scie*, c'est tout simplement la débauche physique et morale.

Aussi combien peu d'éléments, parmi nos ouvriers, se dévouent à l'étude des choses utiles ; combien peu font preuve d'initiative, de même que de persévérance et d'énergie dans l'action !

Là où l'étude, l'initiative et l'action se font jour, c'est le plus souvent pour suivre servilement la tradition. Malgré toutes les expériences désastreuses faites dans le domaine politique et religieux, nous voyons une partie de la classe ouvrière renouveler toujours les mêmes erreurs. On s'enthousiasme encore pour les saltimbanques de la politique et de la religion, et quand un habile a fait un discours pompeux sur des choses cent fois redites et avec lesquelles on trompe le peuple depuis des siècles, on se croit un bon citoyen parce qu'on a frénétiquement applaudi et bêtement fait nombre.

Nos sociétés ouvrières, tout le mouvement socialiste, sont généralement ignorés, et beaucoup se rengorgent et sont heureux lorsqu'ils ont jeté leurs grosses stupidités aux socialistes. On est fier de singer le bourgeois.

Lorsqu'on réfléchit à la manière dont les derniers événements ont été appréciés par la majeure partie de notre population ouvrière, on est saisi d'une espèce de dégoût. La Révolution du 18 mars 1871, les massacres de mai, les déportations, les fusillades de Satory, les grèves considérables qui éclatent à chaque instant dans les pays voisins, les répressions quelquefois sanglantes qui en sont la suite, les

arrestations qui se renouvellent dans les pays monarchiques pour cause d'affiliation à l'Internationale, tous ces faits qui devraient frapper la pensée et toucher le cœur de tous les ouvriers, se passent sans soulever chez nous la moindre passion populaire. C'est là un fait effrayant, et qui aura de terribles conséquences dans un prochain avenir, si un courant nouveau et salutaire ne se produit pas parmi nous.

Toute cette vie d'égoïsme, de dissipation, d'indifférentisme moral et social, se manifeste d'une manière plus dangereuse encore, quoique plus intime. La vie de famille est atteinte par cette dépravation; le respect pour la femme est presque nul; on la considère généralement comme un être inférieur, propre à faire la soupe et à raccommoder les culottes, mais nullement comme un être moral duquel on est solidaire. Ceux d'entre nous qui affirment le droit moral et social de la femme, sont regardés comme d'immoraux utopistes qui prêchent la destruction de la famille. Il est vrai que la femme, quoique d'une manière inconsciente, se venge de ce mépris. Elle est encore, presque toujours, la forteresse par laquelle se maintiennent toutes les erreurs. N'étant pas initiée aux problèmes nouveaux, aux intérêts généraux, elle juge tout d'après sa marmite particulière, et les élans généreux de son mari, l'action sociale qu'il peut exercer, sont très souvent paralysés par Madame, qui gronde lorsque Monsieur veut s'occuper des intérêts généraux.

La religion, l'autorité, toutes les erreurs sociales fondamentales, trouvent en la femme un défenseur tenace; les enfants sont élevés dans toutes ces erreurs, et le monde marche toujours dans la même ornière.

Voilà quels sont en général les traits caractéristiques des mœurs de nos populations ouvrières.

C'est assez dire que le socialisme n'a pas encore pénétré dans la conscience de notre peuple.

## Nouvelles de l'Extérieur.

### France.

M. Gambetta, l'oracle des radicaux français, vient de déclarer une fois de plus que son parti ne veut rien avoir de commun avec le socialisme. Il avait déjà affirmé, dans un de ses récents discours, « que la question sociale n'existe pas: » toutefois cette déclaration n'avait pas suffisamment rassuré les conservateurs de Versailles, et M. Gambetta a dû s'expliquer l'autre jour sur une expression de son fameux discours de Grenoble, sur le terme de « nouvelle couche sociale » employé par lui et qui avait excité au plus haut point l'indignation de la bourgeoisie.

« Qu'est-ce que ce peut bien être que cette *nouvelle couche sociale*, dont M. Gambetta promet l'avéne-

ment, » se disaient les bourgeois terrifiés et furieux, « sinon le prolétariat, que nous tenons depuis tant d'années en servitude? M. Gambetta nous menace donc d'une révolution qui sera faite au profit du prolétariat et qui balayera nos privilèges; c'est un affreux socialiste, un communard! »

On comprend que M. Gambetta ne pouvait pas rester sous le coup d'imputations aussi flétrissantes pour lui; aussi attendait-il avec impatience une occasion de se laver une fois pour toutes du soupçon de socialisme. L'occasion s'étant présentée dans la séance de samedi passé, M. Gambetta l'a saisie aux cheveux, et a déclaré en termes catégoriques que l'expression de « nouvelle couche sociale » n'avait pas le moins du monde une signification subversive; qu'il avait simplement voulu dire par là que depuis l'institution du suffrage universel, le chiffre des électeurs était devenu plus considérable qu'au temps du suffrage restreint. « Du reste, a-t-il ajouté, on n'égarera pas le bon sens du pays; il sait que je ne suis pas un homme de chimères et d'utopies, et que je ne veux que relever la France par l'ordre universel. »

Oui, nous l'avons toujours su, M. Gambetta est un homme d'ordre et de gouvernement, un ennemi déclaré du socialisme, qui n'est pour lui que *chimère* et *utopie*. Malheureusement, pendant un certain temps, « le bon sens du pays avait été égaré » sur le compte de M. Gambetta, et une partie du peuple avait cru voir en lui un révolutionnaire sérieux. Mais, grâce au soin que cet *homme d'Etat* a pris de bien constater lui-même qu'il était un réactionnaire, un ennemi de la liberté et de la cause du travail, l'illusion s'est dissipée, et les ouvriers français comprennent qu'ils ne doivent attendre leur salut que d'eux-mêmes, et que la république gambettiste ne leur donnerait que ce que la république de Pi y Margall donne aux ouvriers espagnols: des coups de fusil.

Paris a fait une réception splendide au chah de Perse. Le conseil municipal, composé de radicaux, a voté une somme considérable pour les fêtes données à cette occasion; les boutiquiers sont radieux, cela fait aller le commerce. Pendant ce temps, les morts de la Commune pourrissent dans les fosses où les bourreaux les ont entassés, les veuves et les enfants ont faim; les survivants cachent leur haine et leurs espérances. Tout semble bien fini, le socialisme semble bien mort, le *Figaro* triomphe. — Patience!

« Si depuis la prise de la Bastille, la ville de Paris avait consacré à racheter les maisons qui la composent, pour les transformer en propriété communale, les sommes qu'elle a dépensées en fêtes publiques, au couronnement des rois et à la naissance des princes, elle aurait amorti déjà pour quelques centaines de millions de propriétés. »

(Proudhon, *Idee générale de la Révolution.*)

### Espagne.

Des événements de la plus haute importance se passent en Espagne.

Depuis la chute d'Amédée, le parti républicain a entrepris contre l'Internationale une guerre acharnée. C'est naturel: les républicains étaient arrivés au gouvernement, et l'Internationale est l'adversaire de toute espèce de gouvernement.

Dans ces derniers temps, cette guerre s'était traduite par divers actes d'arbitraire. L'alcade (maire) de San

Lucar (près de Cadix) avait fait fermer le local de la fédération de cette ville ; à Paradas, l'alcade avait dissous la fédération locale. A Xérès et à Palma de Majorque des réunions publiques avaient été interdites et des ouvriers arrêtés.

Les internationaux avaient d'abord supporté ces provocations en se bornant à protester. Mais leur attitude n'ayant fait qu'augmenter l'audace de leurs ennemis, il devint enfin évident que, sous peine d'abdiquer toute dignité et de se laisser lâchement supprimer, les socialistes devaient opposer la force à la force.

Le 13 courant, un télégramme annonçait que les internationaux d'Alcoy, ville d'environ 30,000 habitants, siège du Conseil fédéral espagnol, avaient fusillé l'alcade, brûlé 60 maisons, et étaient maîtres de la ville. Aucun détail n'était donné sur l'origine de cette insurrection.

Deux jours plus tard, le télégraphe annonce que les insurgés d'Alcoy ont évacué la ville qui a été occupée par les troupes ; mais que Carthagène, port de mer très important à quelque distance d'Alcoy, est aux mains des internationaux, qui se sont emparés de l'arsenal et de la flotte.

Enfin, un dernier télégramme du 16, parle d'une grande manifestation ouvrière qui a eu lieu à Barcelone, et dans laquelle les orateurs ont proposé d'imiter l'exemple d'Alcoy. Les manifestants, dit le télégraphe, ont été contenus par un grand déploiement de troupes ; mais on attendait une nouvelle manifestation pour le lendemain.

A partir de ce moment, le télégraphe a gardé un silence significatif. Il est probable que Barcelone est en révolution, et au moment où nous écrivons se livre peut-être le suprême combat entre les défenseurs du privilège et les champions de travail.

Un journal républicain de Madrid, cité par le *Journal de Genève*, s'écrit qu'en présence de ce qui se passe, il ne reste plus d'autre ressource pour les *honnêtes gens* que de se jeter dans les bras du carlisme. Et comme Don Carlos vient d'entrer en Espagne, nous allons assister à la touchante alliance des carlistes et des républicains, s'unissant pour terrasser l'ennemi commun, l'Internationale.

Espérons que ce ne sera pas l'Internationale qui sera terrassée.

### Belgique.

Le journal socialiste la *Liberté*, de Bruxelles, qui avait si vaillamment défendu, pendant les six années de son existence, les principes socialistes, vient de cesser sa publication.

C'est un nouveau symptôme du mouvement révolutionnaire des esprits en Belgique. Le temps de l'exposition des principes et de la discussion scientifique est passé ; on a fait assez de théorie : les Belges veulent maintenant faire de l'action.

La Fédération européenne des ouvriers tailleurs tiendra un Congrès extraordinaire le 24 août prochain à Liège, dans la salle du Pélican, derrière la Halle.

Ce Congrès s'ouvrira à 11 heures du matin par la réception des délégués et la vérification des mandats, puis abordera son ordre du jour ainsi conçu :

1<sup>o</sup> Discussion et adoption définitive du règlement fédéral ;

2<sup>o</sup> Discussion sur la position actuelle des ouvriers tailleurs et propositions à étudier tendant à améliorer cette position.

Toute section ou association de tailleurs, faisant

ou non partie de la Fédération, qui aurait le désir de présenter une proposition au Congrès ou de lui envoyer son adhésion, est priée de s'annoncer avant le 24 août à l'adresse ci-dessous :

E. Zegers, secrétaire correspondant de la Société fraternelle des ouvriers tailleurs de Bruxelles, rue Haute, 23, Bruxelles.

La Fédération espagnole des tailleurs a déjà envoyé son adhésion.

Les 1<sup>er</sup> et 2 juin a eu lieu à Bruxelles le premier Congrès d'une autre Fédération internationale de métiers, celle des cordonniers.

Une vingtaine de délégués prirent part à ce Congrès ; la plupart représentaient des sociétés belges. Il y avait un délégué de France. L'Association générale des cordonniers d'Allemagne et la Fédération espagnole des cordonniers avaient envoyé leur adhésion.

Un règlement fédéral a été élaboré.

Un nouveau Congrès de cordonniers aura lieu au mois de septembre à Anvers.

### Italie.

(Extrait d'une communication officielle de la Commission italienne de correspondance, en date du 26 juin, publiée par la *Favilla* de Mantoue.) — La section de Pergola (Marches), qui vient de se constituer, a voté avec enthousiasme son entrée dans la Fédération italienne.

La section de Sassoferrata (Marches) s'est mise en relations directes avec la Commission de correspondance, et bientôt, nous l'espérons, elle fera partie de la Fédération.

A San Bartolo (Romagne), à Osimo, à Camerata Picene (Marches) à Fitto di Cecina, à Pont San Giovanni, à Poggibonsi (Toscane), de nouvelles sections se sont constituées et se développent rapidement.

A Budrio (Romagne), au Lavino (Bologne), à Chiaravalle, à Jesi, à Filotrana, à Treia, à Castelfidardo, à Offagna (Marches), à Colle et à Cortona (Toscane) se sont formés des noyaux internationaux qui se transformeront bientôt en sections.

La section de Pérouse, fondée depuis un mois, accroît continuellement le nombre de ses membres et fait une active propagande parmi les ouvriers.

La section d'Ancône, d'accord avec la Commission de correspondance, a pris l'initiative d'un Congrès des sections des Marches et de l'Ombrie.

Les sections de Modène et de Parme prennent l'initiative d'un Congrès des sections de l'Emilie.

La Commission de correspondance, d'accord avec le plus grand nombre des sections et Fédérations de la Romagne, a pris l'initiative d'un Congrès des sections de cette province.

Dans les campagnes des provinces napolitaines, les idées anarchistes et collectivistes agitent fortement les ouvriers, qui y voient l'expression claire et précise de leurs instincts révolutionnaires.

Le 6 juillet (si les *illustrissimes autorités locales* le permettent) paraîtra à Sienne le *Réveil*, journal des ouvriers.

A Naples, l'élément socialiste le plus révolutionnaire s'est constitué en *Cercle de propagande socialiste* : beaucoup d'étudiants de l'Université en font partie.

A Parme et à Florence, par les soins des sections

de ces deux villes, paraîtront prochainement des journaux socialistes.

Les maçons d'Ancône sont en grève.

### Amérique.

Nous donnons ci-dessous la fin de la lettre du citoyen Hubert, secrétaire du Conseil fédéral américain, lettre dont des extraits ont paru dans plusieurs des numéros précédents du *Bulletin* :

« Au 5 mai 1872, l'Amérique comptait cinquante Sections, dont quarante étaient avec nous. A chaque séance, nous appelions toujours les Sections du 10<sup>th</sup> Ward Hotel, les considérant toujours comme membres de l'Internationale, tandis qu'eux avaient commencé à nous ignorer totalement, en donnant nos numéros à de nouvelles Sections; c'est ainsi qu'une Section de Californie, qui s'était jointe à eux par l'intermédiaire de Bolte, reçut d'eux le n° 2.

Le 18 février, nous avions convoqué un Congrès de toutes les Sections américaines pour le premier lundi du mois d'août, dans le but de nous entendre et de tout concilier. Les Sections composant notre Conseil fédéral furent aussi convoquées par nous. Nous avions, en outre, prévenu le Conseil général de Londres de ce qui s'était passé, lui disant de ne pas faire beaucoup attention à une simple faction, et en nous remettant, du reste, à son jugement, que nous pensions équitable. Il nous répondit, longtemps après, qu'il avait suspendu la Section 12, nous donnant des mensonges comme raisons; la chose avait sans doute été faite sur les plaintes de la Section 1, ou de quelques individus de cette Section.

Puis, quelques jours plus tard, le Conseil général nous écrit de nouveau que sa décision concernant la Section 12 a été prise précipitamment, qu'il désirait que nous lui expliquions les détails de notre désunion, et qu'aussitôt il retirerait la suspension de la Section 12, sur le compte de laquelle il avait sans doute été mal informé. Cette lettre était signée par Eccarius, alors secrétaire-correspondant pour l'Amérique.

Dans l'intervalle, ceux du 10<sup>th</sup> Ward Hotel avaient envoyé leurs cotisations au Conseil général, chose qui n'était pas difficile, puisqu'ils avaient gardé la caisse; tandis que nous, nous n'avions pas été payés par toutes nos Sections anciennes, car elles attendaient que le Conseil général se prononçât en notre faveur pour le faire; et les sommes reçues des nouvelles Sections avaient été employées à la propagande (imprimés et correspondances); nous n'avions donc encore rien payé à Londres, mais nous étions prêts à le faire, dès que nous aurions été reconnus par le Conseil général.

Quelle ne fut donc pas notre surprise, lorsque nous reçûmes une nouvelle lettre du Conseil général, signée non plus par Eccarius (qui avait été destitué comme coupable de sympathiser avec nous) mais par Le Moussu, nommé à sa place secrétaire pour l'Amérique!—Lettre rédigée par Karl Marx, et dans laquelle on nous disait que nous nous étions séparés du Conseil général, que nous n'étions pas en règle avec lui, que nous persistions à protéger la Section 12 qui était suspendue par le Conseil général; que nous avions usurpé le titre de Conseil fédéral de l'Amérique du Nord en convoquant un Congrès; que sais-je encore ?

Il devenait évident qu'il y avait à notre égard une hostilité systématique. Nous répondîmes que, d'après un désir exprimé auparavant par le Conseil général, nous avions rapproché la date de notre Congrès du premier lundi d'août au deuxième lundi de juillet; que les accusations, lancées par lui contre nous, étaient mensongères; que, du reste, nous pouvions pousser à la révolution sans son secours; que nous n'avions nullement besoin de lui; que nous espérions que le prochain Congrès général jugerait impartialement notre

cause, et que, pour le moment, nous ne voulions plus rien avoir à faire avec Londres.

Plusieurs Sections, voyant la conduite du Conseil général à notre égard, et voyant en même temps qu'il avait officiellement reconnu les Sorge et C<sup>ie</sup> comme le seul Conseil fédéral régulier de ce pays, se retirèrent dégoûtées. Quelques-unes, comme les Sections 2 et 29, passèrent au camp ennemi, grâce, entr'autres, aux intrigues du fameux Dereure.

Cependant le Congrès de nos Sections eut lieu à Philadelphie le 9 juillet 1872; les Sections 3, 9, 12, 17, 22, 26, 31, 35, 48, 50, 51, 52 et 53 s'y firent représenter.

Les hommes du 10<sup>th</sup> Ward Hotel tinrent, de leur côté, un Congrès à New-York, et ce fut ce Congrès qui délégua Sorge et Dereure à la Haye.

La Section 2, bien que ralliée au 10<sup>th</sup> Ward Hotel, fut mécontente du choix de ces délégués, et en envoya un pour son propre compte, le citoyen Sauva. Cette Section a été punie de la faiblesse qui l'avait fait nous abandonner; en effet, elle n'a pas été reconnue par le Congrès de la Haye; et Sauva n'a pu y siéger que parce qu'il était en même temps délégué des Sections 29 et 42.

Dereure, à son retour du Congrès de la Haye, a été mis à la porte de la Section 2; punition juste, mais trop tardive et inutile.

Depuis le Congrès de la Haye, la dégringolade s'est mise dans la plupart des Sections de l'Internationale d'ici. Quelques-unes cependant sont restées debout et défendent le droit contre l'autorité; ce sont celles qui sont groupées autour du Conseil fédéral de Spring street.

Les coupables de cette désorganisation sont d'abord: Les hommes du 10<sup>th</sup> Ward Hotel, qui forment aujourd'hui le prétendu Conseil général de New-York; puis Karl Marx et ses dociles instruments de Londres; enfin, Dereure et quelques autres qui nous ont trahis pour passer à l'ennemi.

Voilà les criminels! »

*Note de la rédaction.* Nous avons dû abréger considérablement cette longue communication; et nous supprimons encore plusieurs détails fort intéressants, mais que le peu de place dont nous disposons ne nous permettrait pas de publier.

### Fédération jurassienne.

Un compagnon menuisier nous annonce que les menuisiers de Berne sont en grève depuis quelques jours.

Nous apprenons que les sections internationales du Jura bernois se proposent de convoquer pour le dimanche 3 août un grand meeting à Undervillier.

Les ouvriers cordonniers et menuisiers de Lausanne sont en grève depuis quelque temps. A cette occasion, la police, toujours impartiale, a arrêté quelques ouvriers accusés de faire des désordres; quelques étrangers ont été en outre expulsés du canton.

La Fédération ouvrière de Neuchâtel doit se réunir mardi 22 courant, pour discuter la question de l'envoi de délégués au prochain Congrès international.